

Où l'auteur

Jean-Paul Desbiens

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desbiens, J.-P. (1998). Où l'auteur. *Moebius*, (78), 85–98.

JEAN-PAUL DESBIENS
DIT LE FRÈRE UNTEL

Où l'auteur

*L'homme est un sphinx accroupi
sur sa propre signification.
Léon Bloy*

1. Où l'auteur rafraîchit ses connaissances grammaticales

«*Les verbes se divisent en deux catégories: les verbes transitifs et les verbes intransitifs. Dans l'une et l'autre catégories se rencontrent les verbes de forme pronominale.*» Je tire ces affirmations de mon *Grevisse*, édition de 1953. Nul doute que l'on utilise maintenant de nouvelles appellations. Les médecins de Molière de la linguistique ont dû déplacer le foie à gauche. Ajoutons qu'*écrire* est un verbe tantôt transitif, tantôt intransitif. Écolier, on ne m'a jamais appris ça. On parlait de verbes qui ont un complément direct, en réponse aux questions: *Qui? Que? Quoi?* J'ai mangé une pomme. J'ai mangé quoi? Pour nous faire distinguer un participe passé d'un infinitif du premier groupe, on disait: «Remplacez le verbe de la phrase par *mordre*.» Exemple: *Les forces que l'on a dû déployer*. Que l'on a dû mordre ou mordu? Il m'arrive d'appliquer encore cette recette. Il faut confier le plus de choses possible aux automatismes. Il reste toujours assez de choses à devoir décider.

Dans le titre du présent recueil, le verbe *écrire* prend la forme pronominale. En outre, on le fait suivre d'un adjectif, à moins qu'il ne s'agisse d'un adverbe, comme dans «marcher droit» ou «parler haut». S'il fallait conjuguer cette locution à tous les temps et à toutes les personnes, on serait devant un rude exercice du simple point de vue grammatical. Essayez-vous, de préférence, à l'imparfait du

subjonctif.¹ Au demeurant, beaucoup de verbes pronominaux, si l'on s'y arrête, donnent à réfléchir, même à l'infinitif, et même s'ils ne sont pas des verbes pronominaux *réfléchis*. Prenez le verbe s'ennuyer. Green note que «la locution 'Je m'ennuie' est l'une des plus terribles qui soient, car que veut-elle dire si ce n'est que Moi ennue Je.» Il me semble qu'il aurait dû écrire: *Je ennue Moi*. Lacan a bien dû s'amuser avec ça. Il reste que c'est bien embêtant. Et que dire de: *Je me souviens?* Ou l'inverse: *Je m'oublie*. Sur-tout si l'on s'avise de penser que l'une des acceptions de «s'oublier» signifie: faire dans ses culottes.

2. Où l'auteur s'avoue schizophrène²

En fait, *s'écrire jeune*, tel que proposé ici, est un exercice pour schizophrènes à roulettes: un vieux Je (dans mon cas) est censé écrire à son jeune Moi. Ou serait-ce l'inverse? Au bout du conte (sic), «le «Moi» n'est peut-être qu'une notation commode, aussi vide que le verbe «être», tous les deux d'autant plus commodes qu'ils sont plus vides.» (Valéry) Les guillemets sont de lui.

Quoi qu'il en soit, à peine avais-je commencé le présent exercice (dans ma tête, comme on dit), assis ou en marchant, que l'idée m'est venue: je ne recommencerai pas. Je ne souhaite pas me retrouver enfant, petit garçon, écolier, adolescent, jeune homme, adulte, intercalez tous les intervalles que vous voudrez. Je ne souhaite même pas me retrouver dix ans ou un an plus jeune. Si vous concluez de ce que je viens de dire que je m'aime tel que je suis; que je suis content de moi; que je ne regrette rien, vous manquez d'expérience.

Par contre, et nonobstant ce que je viens de dire, je me suis déjà fait demander: «Recommenceriez-vous (ou bien: referiez-vous) ceci ou cela ». Je réponds: oui en ce sens qu'étant ce que j'étais, j'aurais fait les mêmes choses, les mêmes erreurs, les mêmes bêtises.

Du temps que j'écoutais les lectures au réfectoire, j'avais entendu le «Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien ». C'est de Musset, je pense. À 18 ou 19 ans, on se sent piqué par ce genre d'objurgations. Beaucoup plus tard, je lis: «Je ne tolérerai jamais que l'on dise devant moi que vingt ans est le plus bel âge de la vie.» (Paul Nizan, mort

à Dunkerque, en 1940. Il avait 35 ans). Je suis carrément du bord de Nizan.

3. Où l'auteur s'inspire de Jean Guilton³

Dans *Mon testament philosophique*⁴, Guilton imagine son agonie, ses obsèques, son jugement dernier, en dialoguant avec ses vieilles connaissances: Lucifer, Pascal, Leibniz, Paul VI, De Gaulle, Mitterrand, j'en passe. Guilton a 97 ans. Il écrit jeune. Étant proche du terme, il est d'autant plus proche du principe.

En fait, Guilton n'imagine pas du tout son agonie. L'agonie est un combat solitaire dont les observateurs, quand il y en a, ne peuvent enregistrer que des signaux cliniques. Les obsèques sont davantage prévisibles. On peut même les ordonnancer, comme le montrent des exemples récents: (De Gaulle, Mitterrand). En communauté, elles sont réglées au quart de tour. Cependant, quelques précautions que vous preniez, vous échapperont toujours le contenu de l'homélie et la qualité des chansonnettes. Quant au jugement dernier, on connaît l'essentiel: nous serons jugés par l'Amour, sur l'amour.

4. Où l'auteur entame un dialogue

Le soliloque est le commencement de la folie.

Jean Lacroix

Le sot projet qu'il a de se peindre!

Pascal, à propos de Montaigne.

— Comment t'appelles-tu?

— Jean-Paul.

— Jean-Paul qui?

— Desbiens.

— Chanceux! Tu aurais pu t'appeler Laterreur. Dans l'annuaire téléphonique du Québec-métro de 1997-1998, il y en a 41.

— J'aurais pu m'appeler Latendresse, tant qu'à faire. Précisons cependant que *Desbiens* vient de «de bian» qui signifie «de corvée». Rien n'est parfait!

— Comment sais-tu que tu t'appelles Jean-Paul Desbiens?

— On me l'a dit. Ma mère, mon père, les voisins. Tout le monde m'a toujours appelé comme ça. Il m'arrive de signer des chèques de ce nom. La Caisse populaire les accepte. Mon chèque mensuel de vieux est fait à l'ordre de Jean-Paul Desbiens. Je *crois* donc que tel est mon nom. Je n'ai pas de raison d'en douter.

— Tu pourrais fort bien en avoir. Je connais quelqu'un⁵ qui a dit: «*Je me rappelle, et c'est, combien ferme, une conviction ancrée dans mon âme, de quels parents je suis né, et le moyen que je sache à moins que de croire comme j'ai ouï dire?*»

— Bien trouvé! Mais quand es-tu né?

— En 1927. C'était un lundi de mars. C'était le matin.

— Ainsi donc, ta mère t'a dit que tu es né un lundi?

— Non. Elle ne s'en souvenait pas. Elle m'a dit que c'était un matin. J'ai découvert que c'était un lundi en cherchant dans ce genre de document qu'on appelle un calendrier perpétuel. La compagnie Bell en a publié un dans son annuaire de 1980. J'ai découvert aussi que le lundi était le jour du lavage. C'est peut-être pour ça que ma mère a toujours détesté les lundis. Même très vieille, et n'ayant plus de lavage à faire, elle continuait à dire: «*C'est pas drôle. Demain, c'est lundi.*»

— Quel genre de nouveau-né et de bébé as-tu été?

— Braillard et agité. Une amie de ma mère était venue l'aider à «relever»⁶, comme on disait. C'était une femme fort dévote. Elle serait quand même allée jusqu'à dire à mon sujet: «Celui-là, même s'il devenait pape, je le détesterais.» C'est ma mère qui m'a appris ce délicieux détail. Avant l'âge de 2 ou 3 ans, en effet, c'est-à-dire avant d'avoir appris à parler, on ne se souvient pas de soi.

— Bon! Mettons que les informations qui précèdent soient véridiques ou, en tout cas, fiables. Un mot maintenant de tes père et mère.

— Un instant! Je vous trouve fort curieux et un peu effronté. Vous ne vous êtes même pas présenté et, en plus, vous me tutoyez. Si vous étiez très vieux, je comprendrais: la vieillesse redonne droit à l'insolence. Si vous étiez tout jeune, je comprendrais encore: on n'apprend plus ni la po-

litesse ni le 4^e commandement de Dieu dans les écoles. Au fait, qui êtes-vous?

— Je te répondrai en temps et lieu. Tes parents, donc.

— Mon père s'est marié avec ma mère en troisième noce. Au moment de se marier avec ma mère, il était veuf depuis 10 ans. Quand je suis né, il avait 43 ans. Comme la majorité des hommes de sa génération, il ne savait ni lire ni écrire. Ma mère est née à Brunswick, Maine. À 19 ans, devenue orpheline de père et de mère, elle fut accueillie par un de ses oncles, à Métabetchouan. Elle boitait légèrement, suite à une fracture de jambe mal soignée, fracture survenue en courant derrière un camion de pompiers, à Boston, où son père avait trouvé du travail après la mort de sa femme. Elle parlait français et anglais.

— Quel genre de couple formaient-ils?

— Plutôt mal assorti, je dirais. D'aussi loin que je me souviens, ils se chicanèrent tout le temps. Au point que, peu après la naissance de ma sœur aînée, ma mère, un bon jour, emmaillota ma sœur et voulut retourner aux États. Sans argent, sans billet de chemin de fer, sans rien. C'était l'hiver. Elle s'était assise en pleurant sur le pas de la porte de la boutique de forge de Victor Lévesque, trois maisons plus loin, en direction de la gare. L'apercevant, Victor Lévesque la convainquit de rentrer à la maison. Quand elle nous raconta la chose, je me souviens lui avoir dit: «Pourquoi n'êtes-vous pas retournée aux États?» Elle répondit sèchement: «Tu sauras, mon garçon, que si j'étais retournée aux États, tu serais pas là.» C'est bien moi qui savais ça! Jeune, on se croit nécessaire, c'est-à-dire *ce qui ne peut pas ne pas être*. Nécessiteux nécessaire!

— Continue!

— Je n'ai pas envie de lever toutes les pierres de mon jardin. Laissons les cloportes dans leur noirceur humide.

— Avec tes frères et sœurs, comment étais-tu?

— Méchant. Ravagé ravageur. Tenez! Je me ronguais les ongles. Au sang. C'est pour dire. Je me souviens que tante Cédulie avait dit un jour à ma mère, et devant moi: «Faudrait lui mettre de la moutarde sur le bout des doigts.» Les vieilles tantes, célibataires de surcroît, ça comprend le monde! J'étais tellement honteux de ce tic que, juvéniste, en allant communier, je prenais bien soin de ne point

joindre les mains selon les indications rituelles. Je me suis délivré très tard de ce réflexe de ravagé qui se ravage lui-même.

— Tu avais des copains, des amis?

— Je me souviens surtout de Jules Garneau. Il était d'une famille nombreuse. Le père était braconnier. Annette, sa seule sœur, venait parfois nous garder. Elle est morte de tuberculose. Tout un été, on a pu la voir allongée sur la galerie de sa maison avec un tue-mouches. Les garçons les plus vieux travaillaient un peu partout: à Arvida, en Ontario. Quand ils venaient passer quelques jours chez eux, ils avaient beaucoup d'argent. Ils en donnaient à leurs jeunes frères. J'en profitais un peu, grâce à Jules. Après mon départ pour le jувénat, ma mère m'a dit que Jules revenait parfois chez nous. Il pleurait.

— Tu avais d'autres amis?

— Pas vraiment. J'aurais bien voulu me faire accepter dans l'une ou l'autre gang, mais je n'étais pas assez précoce.

— Précoce?

— Je veux dire que les autres étaient bien engagés dans leur puberté, ce «lion à tête de porc» comme dit Bloy. On m'écartait donc.

— Écolier, tu étais comment?

— Dissipé, mais j'avais une bonne mémoire. Je réussissais très bien. J'étais aussi enfant de chœur. Je savais lire avant d'aller à l'école. J'avais appris en déchiffrant avec ma mère les bandes dessinées du *Soleil*. Lors du premier jour d'école (le premier), le Frère avait placé un grand carton où était écrit l'alphabet. Le Frère montrait les lettres avec une baguette, donnait le nom de chacune, puis demandait aux élèves de répéter, à tour de rôle. Quand vint mon tour, je déboulai toutes les lettres, bien plus vite que sa baguette. Il m'interrompit à mon grand étonnement. J'avais rien fait de mal. C'est les autres qui n'allaient pas assez vite.

— Continue! Faut s'écrire jeune.

— Bien sûr que je pourrais continuer. Je pourrais parler du Lac, de mes courses aux fruitages, de tout ce que font les petits garçons. Sautons des bouts. En 1941, je parlais pour le jувénat. J'entreprenais mon premier grand voyage en «machine». À l'époque, on disait rarement au-

tomobile. On disait: *faire un tour de machine*. Je revois ma mère qui me fait un petit signe de la main du haut de la galerie. La veille au soir, assis sur la galerie avec ma mère (mon père était parti pour la semaine)⁷, j'avais écouté *Marinella*, de Tino Rossi, à même le haut-parleur du café voisin. Le Café Théo (Théophile Bilodeau, bien sûr). Je l'écoute encore, sur CD. Je n'étais pas triste. J'étais grave. Je fumais mes dernières cigarettes. Des rouleuses au tabac Zig-Zag. Partîmes donc à 6 h. Il pleuvait. J'ignorais totalement ce qui m'attendait.

Après quelques courses à Québec avec le frère Directeur (les frères en poste à Métabetchouan ne passaient qu'une fois par année par Québec, pour leur retraite annuelle). Nous arrivâmes au juvénat de Lévis vers 16 h. Je suppose qu'on avait dû déposer ma petite valise au parloir. Toujours est-il que je me retrouve seul dans la grande cour de récréation. Je vois les juvénistes se mettre en rang. C'était le 2 juillet. À l'époque, c'était la fête de la Visitation et, selon la coutume, les juvénistes se rendaient au monastère des Visitandines pour chanter le salut solennel du Saint-Sacrement. J'étais planté debout, plutôt désarmé. L'anesthésie du tour de machine avait fini son effet. Le surveillant vient me trouver et me demande ce que je fais à l'écart. Je lui dis que je voulais rester là. Il me répond: «Prenez le rang.»

Tout cet été, je me suis terriblement ennuyé. Tiens! *Je m'ennuyais*. (Voir plus haut.) J'ai retrouvé mon assiette avec le début des classes.

Les plus anciens et les plus mûrs étaient, à tour de rôle, «chefs d'emploi», c'est-à-dire responsables d'une équipe de 10 à 12 juvénistes chargés de l'entretien ménager, des toilettes, du réfectoire, du lavage de la vaisselle. Ou encore, ils étaient «chefs de table», c'est-à-dire responsables des bonnes manières et de la juste distribution de la nourriture pour chaque tablée de douze. Je mangeais de la main gauche. Dès le premier repas, le chef de table me mit à l'endroit! Une autre fois, je refusai de manger de la soupe aux citrouilles. Je n'en avais jamais mangé. Le chef me dit: «Si vous ne mangez pas votre soupe, vous n'aurez rien d'autre.»⁸ En vérité, la justice régnait. Les brimades humilient, mais non pas le rappel à un ordre commun. Pas de passe-

droit. La république des jeunes est sensible à la justice. Elle pratique aussi l'admiration spontanée pour les meilleurs.

Je ne fus jamais ni chef d'emploi ni chef de table, bien que le corps m'en craquât. J'étais pourtant en première classe (10^e année). C'était la classe des plus avancés. Les élèves de la première classe constituaient donc le plus gros du bassin des chefs d'emploi et des chefs de table.

Après ma première année de jувénat (j'ai fini l'année 3^e de la classe), j'aurais donc dû passer au postulat, à Saint-Hyacinthe. Mais j'ai été obligé de reprendre ma 10^e année. On m'avait jugé «trop jeune de caractère». Cette expression était plutôt péjorative dans la bouche du Frère Maître. La décision était bonne.

— Le Frère Maître ne te tenait pas en haute estime.

— Je ne dirais pas cela. Un jour il m'avait fait sortir du rang pour me remettre, presque à la dérobée, un poème de Kipling. Le fameux *If*⁹, dans la traduction française de Maurois. Je n'ai pas mis longtemps à l'apprendre par cœur. Je le sais encore. Je l'avais recopié dans un carnet. Lors de ce que l'on appelait «le voyage de famille» (une semaine tous les deux ans), je l'avais fait lire à ma mère. Je la revois: elle est assise sur la table de l'évier. Elle pleure en silence. Je ne comprenais absolument pas qu'il y eût là de quoi pleurer.

— Tu ne dis rien de ton éveil religieux.

— Mon premier souvenir religieux remonte au moment où je pouvais avoir 4 ou 5 ans. Il est sûr, en tout cas, que je marchais, car ma mère aurait été incapable de me porter dans ses bras. C'était l'hiver. Ma mère s'était rendue à l'église. En fait, dans la sacristie, car, durant la semaine, l'église «du haut», comme on disait, n'était pas chauffée. Je courais dans la sacristie. Sous le maître-autel, Notre-Seigneur était représenté sous la forme d'un gisant, grandeur nature. Cette représentation m'avait assez impressionné. De retour à la maison, j'avais demandé qui était cet homme barbu, couché sous l'autel, derrière une vitre. Ma mère m'avait répondu que c'était Notre-Seigneur, mort pour nos péchés. Bon! Je n'allai pas plus loin, et sans frustration.

Quelques années plus tard, ma mère, que j'avais accompagnée faire son chemin de croix, toujours dans la sacristie, m'avait dit que si quelqu'un pleurait devant la sta-

tion de Véronique essuyant le visage de Jésus, tous ses péchés lui étaient pardonnés. Cette affirmation est bien loin d'être dépourvue de fondement. Aussi bien, je crus ma mère, mais j'ignore si j'avais, à l'époque, une quelconque idée de ce que c'est qu'un péché. Pourtant, je suis né tout entier dans le péché, comme dit le psaume 50: *In peccatis concepit me mater mea : J'ai été conçu dans le péché. «Le péché est le plus vieux souvenir de l'humanité.»* (Guitton)

Un confrère, plus malin que moi, me fit un jour une objection à ce sujet. Comment, me disait-il, ai-je pu être pécheur avant de naître? Je ne sus que répondre. Je ne m'étais jamais posé la question. Depuis Freud et Drewermann, on connaît la réponse. On la connaît pas pantoutte. On appelle ça l'insécurité psychologique. Les philosophes de l'Antiquité disaient plutôt l'insécurité ontologique.

Durant les mêmes années, un peu avant, un peu après, qu'importe, un vendeur de calendriers s'était présenté à la maison. Je revois ma mère, tournant les illustrations mensuelles. Elle avait fini par commander un calendrier. C'était des chromos, comme on dirait maintenant. Ce n'en était pas pour elle ni pour moi. Soit dit en passant, le *Guernica* de Picasso est un chromo. Un des «mois» du calendrier en question représentait, il faut s'y attendre, Jésus avec une brebis sur l'épaule. Les brebis, je connaissais.

Ma mère, pourtant, n'était pas dévote, mais elle était une grande croyante. Elle n'a jamais voulu faire partie de l'association des «Dames de sainte Anne», qui regroupait en principe toutes les femmes mariées. Elle trouvait ça zarzais. Elle critiquait ouvertement devant nous certains sermons du curé. Un jour qu'elle vit, par la fenêtre, le curé qui se rendait visiter Annette Garneau (dont j'ai parlé plus haut), qui se mourait de tuberculose et qui nous avait parfois gardés durant les rares absences de ma mère, elle nota que le curé s'était longuement arrêté d'abord chez les voisins des Garneau. Elle passa une remarque acide sur le fait qu'Annette avait davantage besoin de visite. À quoi je répondis: «Maudit curé!» Elle m'interrompit brutalement: «T'as pas le droit de dire ça. Tu t'en confesseras.» Ce que je fis, un mois plus tard, et au curé lui-même, qui n'en fit pas un plat. Mais moi, entre-temps, j'en avais fait tout un problème.

Mon père, par contre, était plutôt dévot. Du temps qu'il travaillait pour un fermier du village, il n'avait guère de libres, le dimanche, que quelques heures entre le train du matin, la grand-messe et le train du soir. Or, chaque après-midi, il allait faire son chemin de croix à l'église. Parfois, je l'accompagnais, nullement obligé de le faire. Un jour d'hiver, que je l'accompagnais, assis avec lui à l'avant d'un tombereau de fumier, je le vis se découvrir en passant devant l'église. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit: «Il faut saluer le Bon Dieu.» Je n'en demandai pas davantage. Je crois bien que je comprenais vaguement. Je note toutefois qu'il ne me demanda pas d'en faire autant.

Durant le carême (je ne parle pas des années où il travaillait dans les chantiers), il surveillait la quantité de nourriture autorisée, chose que je connaissais, car c'était écrit dans le catéchisme. Beaucoup plus tard (c'était même avant Vatican II), me trouvant en visite à la maison, je lui dis qu'on avait désormais le droit de boire de l'eau avant de communier. Il m'avait répondu: «Jamais! Je ne veux pas Le noyer.»

Il va de soi que la prière en famille était de règle. Durant l'hiver, cela ne me dérangeait pas. Il en allait autrement durant l'été. Si mon père était absent, on pouvait s'arranger avec ma mère. Mais si mon père était à la maison, il n'y avait rien à faire. Vers 19 h, il fallait rentrer. Et en plus, il fallait se tenir droit, à genoux, devant une chaise de cuisine que chacun plaçait devant soi, le dossier tourné. Le chapelet déboulait, avec les litanies du Sacré-Cœur, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et la prière à saint Joseph pour la bonne mort.

Dieu sait que je ne ris aucunement de ces souvenirs. Je me les rappelle, délibérément, avec tendresse. Alain disait: «Quand vous moquez la superstition de la paysanne bretonne qui égrène son chapelet, vous ignorez qu'elle cherche peut-être, plus que vous, à sa manière, à adhérer à l'éternelle nécessité, comme Spinoza et Marc-Aurèle, et si vous réduisez la religion aux petits grains de bois, vous êtes plus idolâtre qu'elle.»

— Fort bien, mais au juvénat, c'était quoi et comment la piété?

— Résumons. C'était la messe, le chapelet quotidien, la récitation, en latin, du *Petit Office de la Sainte Vierge*. Je me souviens d'une antienne: *Jam hiems transiit* (déjà l'hiver est passé). C'était surtout la liturgie du dimanche, messe et vêpres, fort soignées. Et le grégorien. Nous étions alors en pleine résurrection du grégorien, sous l'impulsion de Dom Mercure. Deux de nos professeurs avaient suivi ses sessions.

— Après le jувénat, ce fut le postulat et le noviciat?

— Au postulat, j'ai vécu une espèce d'état de grâce intellectuel. J'y ai connu deux bons professeurs. L'un, en histoire; l'autre, en latin. Je planais. Mais le Frère Maître était terrifiant. Les six promotions de postulants et de novices qui l'ont connu disent tous la même chose, quand il arrive que l'on se reparle de cette époque, de laquelle il ne reste plus grand monde, d'ailleurs. Je fis naufrage. Lentement, et sans m'en apercevoir. Naufrage dans la tuberculose. En outre et tout ensemble, je traversai une crise aiguë de scrupule. Comme saint Ignace. On a des cautions. Mais j'ignorais ce détail à l'époque. Faut croire que j'étais fait fort, puisque j'ai réussi quand même à traverser mon année de scolasticat, et fort honorablement du point de vue du «rendement» scolaire.

— Et puis?

— J'ai craqué. Après deux mois d'enseignement, à l'école Saint-Malo, à Québec, je contractai une pleurésie double. On m'envoie à l'infirmerie de Saint-Hyacinthe, où se trouvait un Frère maboul. C'était un Français. Il s'appelait Macaire, ce qui est déjà tout un bail. Un deuxième patient, consomptif, lui aussi, était à l'infirmerie depuis longtemps. Il était amer et révolté. Il y est mort un an ou deux après mon départ. Je fus admirablement traité par un vieux Frère français, qui fut infirmier au même endroit pendant 46 ans. Mais j'étais seul, sans radio, sans même de journaux. Tout ce que j'ai pu trouver à lire, c'est une vieille collection du *Pèlerin* (un hebdomadaire français édité par *La bonne Presse*) et quelques vieux numéros de *L'Illustration*, l'ancêtre de *Paris Match*. Jamais de visiteurs. Il était interdit aux professeurs que j'avais eus un an auparavant de monter à l'infirmerie. À la fin d'août 1947, à force de supplication, j'obtins de retourner à Valcartier. Je n'étais aucunement guéri, bien au contraire.

— Et puis?

— J'allais toujours en baissant. Toujours est-il que le 14 décembre 1947, j'entrais à l'hôpital Laval. J'avais 19 ans. C'était un dimanche. Le Provincial, qui avait sans doute fait quelques démarches préalables, m'avait simplement dit: «Préparez vos affaires, vous entrez à l'hôpital Laval cet après-midi vers 15 h.» Je devais y rester 4 ans. On m'indiqua une chambre où se trouvait un autre patient. J'enlève bottes et paletot et je m'assois sur une chaise placée entre les deux lits. J'étais en soutane, évidemment. Peu après, la religieuse hospitalière entre dans la chambre et me dit: «Qu'est-ce que vous faites, tout habillé? Il faut vous coucher.» Le problème, c'est que je n'avais pas de pyjama. Je ne savais trop que faire et j'étais fort humilié. Mon voisin me dit: «Enlève ta soutane et étends-toi sur le lit.» Retour de la religieuse hospitalière. Il a bien fallu que j'explique mon cas! Elle me trouve un pyjama et c'est ainsi que je commençai ma carrière supine.

— Et puis?

— Lisez *La Montagne magique*, de Thomas Mann. C'est un long détour, mais il vaut la peine de le faire.

— Tu passes un bon bout. Tu t'évades. Tu ruses.

— Mettons! Mais alors, posez-moi des questions.

— En voici une: si tu voulais dire en quelques mots comment tu te sens, tu dirais quoi?

— Je dirais que je me sens presque toujours de trop.

— D'aucuns m'ont assuré que cela ne paraît guère! Que tu prends souvent beaucoup de place. Qu'on ne trouve pas facilement grâce à tes yeux. Que tu te roules en boule comme les «minous»¹⁰ dès que l'on te touche.

— Je suis un grand incompris! Je préfère être débusqué à me découvrir. Au vrai, je préfère me débusquer moi-même. Je me parle beaucoup, et avec soin. Quand on s'enlève soi-même une écharde, on se fait moins mal. Ou, en tout cas, on ne se surprend pas.

— Tu ne sors pas de toi-même!

— Où diable voulez-vous que j'aie si je sors de moi-même?

— Tu pourrais aller aux autres, vers les autres. Tu pourrais *r'oublier*, comme disent les auteurs spirituels. Et comme font (sans même connaître l'accord des participes

passés des verbes pronominaux), comme ont toujours fait, des millions de pères et de mères de famille. Comme tous les saints, qui sont infiniment plus nombreux que n'en peut loger le calendrier.

— Je connais ce prêche. Je connais aussi du monde qui se sont «oubliés» toute leur vie pour leurs enfants, leurs maris, leurs femmes, et qui finissent par dire: «Me faire ça, à moi, après tout ce que j'ai fait pour eux!» Pire que l'ingratitude, plus sournois que la cruauté, il y a le ressentiment.

— Tes parents ont manifesté du ressentiment?

— Pas que je sache. Mon père était un être silencieux et doux. C'était un homme de chevaux. Un homme de trait. Les rares fois que je l'ai vu un peu chaudette (ma mère détestait souverainement la «boësson»), il pleurait et il me disait: «Toi, je va te faire instruire.» Homme de bon commerce, mais qui ne voulait surtout pas bâdrer le monde. Quand il parlait avec des amis de sa vie dans les chantiers, c'était toujours drôle. «Le souvenir des fatigues est agréable.»

Ma mère était autoritaire et disputeuse. Elle inventait ses insultes quand la langue française lui faisait défaut. Elle me traitait de «canif fermé» parce qu'elle trouvait que j'étais trop petit. Et si je ripostais, elle était capable de me lancer un couvercle de lessiveuse (nous disions *boiler*) de bord en bord de la maison. Un couvercle de *boiler*, ça plane. C'est arrivé une fois. C'était évidemment un lundi de lavage. En réponse à une remarque mordante de sa part, j'avais répliqué: «C'est vous qui m'avez fait.» Ce qui est faux, comme chacun sait. Les parents *transmettent* la vie à leurs enfants et quelques chiffres de leurs propres numéros de loterie génétique. Mais ils ne donnent pas la vie. Déjà qu'Aristote, qui ne connaissait ni Freud ni l'ADN, disait: *Bos generat bovem et Sol.*

— Bien! Je n'en tirerai pas davantage de toi. Une dernière question: es-tu heureux?

— Je vous répondrai quand je serai mort. Et si vous ne venez pas à mes funérailles, je n'irai pas aux vôtres. Mais vous, me direz-vous enfin qui vous êtes?

Je suis toi. On naît multiple. On meurt un. Que le Seigneur unifie ton cœur!

-
- 1 «On peut être un imbécile et pratiquer tout de même l'imparfait du subjonctif, cela s'est vu. Mais la haine de l'imparfait du subjonctif ne peut exister que dans le cœur d'un imbécile.» Léon Bloy.
 - 2 Diagnostic de Jean Forest in *Mœbius* # 72. Je me prétends en outre paranoïaque. Or, l'on sait que même les paranoïaques ont des ennemis. Et encore: une recherche scientifique, d'origine britannique, a démontré que les hommes (et les femmes, sans doute) nés en mars ont 15% plus de «chance» d'être schizophrènes que les autres. Un destin, vous dis-je.
 - 3 «Guïtton, Jünger, Pascal, Bloy, Claudel, Bernanos, Légaut, Chesterton, Green, Alain, etc., qui composent une bonne partie des fréquentations de l'auteur, sont tous des «Messieurs de la Triste Famille». Diagnostic de Jean Forest, *loc. cit.*
 - 4 Presses de la Renaissance, 1997.
 - 5 Saint Augustin, *Confessions*, traduction de Pierre Horay, Éditions de Flore, 1950.
 - 6 Dans l'ancien rituel catholique, on trouve la cérémonie dite *bénédictio des relevailles*.
 - 7 C'était un mardi.
 - 8 Faut-il préciser que tous les juvénistes, et *a fortiori* leurs professeurs, vouvoient tout le monde? Admirable trait de civilisation. Admirable moyen d'éducation. Aujourd'hui, tout le monde est au «tue et à toi», comme dirait San-Antonio.
 - 9 Une récente enquête menée par *The Economist* révèle que ce poème est toujours le préféré des Britanniques.
 - 10 Au mot *minou*, le *Belisle* note simplement: «chenille à poils». Je n'ai pas trouvé le nom scientifique.